

Le Temps où nous chantions

Richard Powers

Christine Ferniot, [Télérama](#) n°2932, 25 mars 2006

Richard Powers eut l'idée originelle du *Temps où nous chantions* en regardant un documentaire sur le concert de Marian Anderson, en 1939, à Washington. Parce qu'elle était noire, la plus grande contralto des États-Unis avait été refusée dans les salles de concerts. Et c'est en plein air, dans un parc, qu'elle se tint, face à un public venu de tout le pays. « *J'ai compris à ce moment qu'on ne pouvait raconter l'histoire de l'Amérique comme je voulais le faire sans placer le racisme au cœur du projet. Mais, en même temps, j'avais peur d'écrire ce récit puisque je suis blanc.* » Il lui aura fallu vingt ans pour trouver la force de traiter la question du racisme par le biais de la musique. *Le Temps où nous chantions* commence donc lors de ce concert mythique où David Strom, physicien juif allemand, rencontre Delia Daley, jeune fille noire américaine. Le couple se marie, élève trois enfants dans le culte de la musique, les protégeant du monde extérieur par une sorte de cocon sentimental et culturel. De cette tendre protection sortiront trois personnalités : Jonah, ténor à la voix exceptionnelle, entrera dans le camp des Blancs. Ruth, la petite sœur, adhèrera au mouvement des Black Panthers. Joseph tentera de préserver l'équilibre entre ces deux extrêmes, passant la première partie de sa vie à accompagner son frère au piano et la seconde à se rapprocher de sa sœur. Sur ces bases romanesques, Richard Powers construit une œuvre polyphonique tenant de la magie. Une œuvre « métissée » qui réfléchit sur la notion de temps, sur l'opposition entre langages mathématique et musical, sans jamais oublier la part de « romance ». Richard Powers ne s'en tient pas à la chronologie des faits, il se promène sans cesse entre 1939 et les années 80. « *Je pense que le passé n'est pas fixe, face à l'avenir en mouvement, mais que chaque événement présent peut changer le passé. C'est comme en musique : le rondo est la répétition d'un motif avec un ajout. On entend toujours la même note et pourtant, à chaque reprise, l'esprit entend autre chose. Pour moi, la question importante est celle-ci : la musique permet-elle un retour vers le passé pour construire un avenir meilleur ?* » Mais attention, toute cette ambition intellectuelle – où l'on retrouve l'influence conjuguée de Marcel Proust et de Thomas Mann – ne transforme jamais le récit en démonstration glacée. *Le Temps où nous chantions* est un livre d'intense émotion pour le lecteur, qui ouvre la première page et se laisse emporter jusqu'à la huit centième. Il y a quelque chose de physique dans l'écriture de Richard Powers, un rythme, un souffle, une vibration enthousiasmante. Face au roman contemporain qui cherche dans son nombril une nourriture fictionnelle, l'œuvre de Powers s'ouvre sur le monde en nous parlant de nous. Son premier roman, *Trois fermiers s'en vont au bal* (réédité chez 10/18), partait d'un cliché d'August Sander à la veille de la Première Guerre mondiale et développait déjà l'histoire du monde à travers ces fermiers. *Le Temps où nous chantions* (titre tiré du *Cantique des cantiques*) reprend le thème, l'enrichit par un mélange d'esthétisme grave, de réflexion philosophique et sociale mais surtout par un pur plaisir de lecture qui donne le sentiment d'avancer dans son propre jugement. Un peu comme lorsque André Breton affirmait : « *La vraie littérature doit mener quelque part.* »

Christine Ferniot

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Nicolas Richard, éd. du Cherche-Midi, 770 p., 24 €.